

Wiesław Mateusz Malinowski
Université Adam Mickiewicz de Poznań

Jean-François Regnard et son *Voyage de Pologne (1681)* : entre l'érudit et le plaisant

Pour l'histoire littéraire, Jean-François Regnard (1655-1709) est essentiellement un auteur de théâtre. La charge de trésorier de roi à Limoges lui laissa en effet tout loisir de se consacrer à l'écriture ; dès 1688, il écrit pour les Comédiens Italiens, puis pour le Théâtre-Français, d'abord toutes sortes de farces dans lesquelles s'exerce sa verve et son sens du comique, et bientôt les grandes comédies en cinq actes : telles *Le Joueur* (1696), *Le Distrait* (1697) ou *Le Légataire universel* qui sera, en 1708, son plus grand succès. Ses qualités d'auteur comique font de Regnard un auteur régulièrement représenté, on aime voir en lui un digne successeur de Molière.

Cependant, avant de se consacrer à la littérature, Regnard a eu une jeunesse aventureuse, du reste assez mystérieuse. Son goût du voyage le pousse très jeune sur les routes et les mers. Une rocambolesque histoire d'amour pour une belle Provençale mariée du nom d'Elvire, rencontrée à Bologne, le mena en 1678 de l'Italie à l'Algérie ; capturé en mer par les pirates, il sera vendu comme esclave à Alger. Libéré grâce à la fortune familiale et l'intervention du consul de France, il revient à Paris, mais, deux années plus tard, en avril 1681, il se met à voyager de nouveau, vers le Nord cette fois-ci. Il visite successivement – avec Claude Auxcousteaux de Fercourt et Nicolas-Augustin Corberon, deux gentilshommes de sa connaissance – les Flandres, puis la Hollande, le Danemark et la Suède d'où, encouragé par le roi, il s'avance jusqu'en Laponie. De retour à Stockholm, ayant fait au roi Charles XI un compte-rendu des mœurs, religions et coutumes des habitants de Laponie, il part le 3 octobre 1681 pour Gdańsk. De là, il explore la Pologne puis l'Allemagne ; le voyage s'achève à Vienne au début de janvier 1682, sans que nous connaissions les détails du retour vers Paris.

Ses récits de voyage, rédigés sans doute dès son retour en France, ne seront publiés qu'en 1731, à titre posthume, dans le premier volume de ses Œuvres complètes. Ils connaîtront de nombreuses rééditions ; nous disposons aujourd'hui de leur édition critique publiée en 2020 par Sylvie Requemora-Gros, professeure de littérature française du XVII^e siècle à l'Université d'Aix-Marseille¹.

Évoquant la traversée de la Baltique dans son récit de voyage en Suède et la nécessité, suite à une tempête, de faire escale dans un port, Regnard arrête le cours de la narration pour développer une assez longue réflexion sur le chemin à suivre dans sa vie, désireux qu'il est de sonder les voix qui se disputent alors son cœur de 26 ans. Déchiré entre « les changements de lieux et les mouvements continuels » d'une part, et le calme séjour, à l'image de la relâche que lui offre le port de Westerwick sur la côte suédoise de Smaland de l'autre, Jean-François Regnard n'en fait pas moins son choix à cette étape de sa vie. Recourant à la vieille métaphore de la vie considérée comme un voyage, il décide de faire partie des gens qui, « pour être dans le port, n'en sont pas plus en repos »². Nous lisons à la première page de son *Voyage de Laponie* :

Les voyages ont leurs travaux comme leurs plaisirs ; mais les fatigues qui se trouvent dans cet exercice, loin de nous rebuter, accroissent ordinairement l'envie de voyager. Cette passion, irritée par les peines, nous engage insensiblement à aller plus loin que nous ne voudrions (p. 117).

Il vient d'en faire lui-même l'expérience : ayant appris à Amsterdam que la Cour de Danemark était à Oldembourg, qui n'en est qu'à trois journées, il prit aussitôt la résolution de s'y rendre. « J'eusse témoigné beaucoup de mépris pour cette cour, et bien peu de curiosité, si je n'eusse été la voir », avoue-t-il (p. 117).

Le mot est donc lâché : la première impulsion qui propulse Regnard sur les routes, c'est la curiosité. C'est ce que confirme encore le portrait versifié que nous a laissé Regnard de lui-même dans une épître où il se présente comme

Un homme qui, poussé d'un désir curieux,
Dès ses plus jeunes ans sut percer où l'aurore
Voit de ses premiers feux les peuples du Bosphore ;
Qui, parcourant le sein des infidèles mers,
Par le fier Ottoman se vit chargé de fers ;

¹ J.-F. Regnard, *Voyages. Roman et récits*, S. Requemora-Gros (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2020.

² *Voyages. Roman et récits...*, p. 114.

Qui prit, rompant sa chaîne, une nouvelle course
Vers les tristes Lapons que gèle et transit l'Ourse,
Et s'ouvrit un chemin jusqu'aux bords retirés
Où les feux du soleil sont six mois ignorés³.

Sans doute est-ce le même « désir curieux », la même volonté de voir et de savoir qui poussent Regnard à descendre en Pologne, bien plutôt que le chagrin d'amour dont il parle dans son roman *La Provençale* lorsque, caché derrière la figue de Zelmis, il évoque l'espoir de voir « les froids du nord ralentir ses ardeurs »⁴.

La description de la ville de Dantzick, premier volet du tableau polonais de Regnard, donne déjà la mesure de ce que sera la manière de notre écrivain voyageur. Il commence en géographe soucieux de préciser d'entrée de jeu la situation de la ville sur la carte, pour continuer en topographe architecte évoquant sa disposition des rues, ses fortifications et son caractère éminemment portuaire, pour expliquer encore en historien son statut politique particulier de ville libre avec une population à majorité allemande au sein de la République nobiliaire de Pologne, souvent en conflit avec ses rois, comme en témoigne une sédition récente matée par le roi Sobieski : « Elle est sous la protection du roi de Pologne, note-t-il ; mais quelque ostentation que ces messieurs fassent de leur liberté, ils n'en ont que le nom, et leur protecteur peut bien passer pour le maître » (p. 255).

Mais voici que le voyageur se fait un curieux spécialiste en onomastique :

Dantzick est appelé *Gedanum* en latin, et le mot allemand est dérivé du mot de *dantzen*, qui signifie danser. La cause de cette étymologie vient que certains paysans s'assemblaient ordinairement au lieu où elle est bâtie, et ayant dessein d'y bâtir une ville, ils demandèrent cette place à un évêque à qui elle appartenait, lequel leur accorda autant de terre qu'ils en pourraient entourer en se tenant par la main, et faisant un rond en forme de danse (p. 210).

Regnard se réfère sans doute ici à quelque étymologie populaire, largement fantaisiste. C'était ignorer que la forme latine *Gedanum* est la continuation du nom polonais dont la forme écrite la plus ancienne dans les sources historiques (plus exactement dans la première version de la *Vie de saint Adalbert* de Joannes Canaparius, de l'an 999, en latin⁵) était *urbe Gyddanyzc*, aujourd'hui Gdańsk,

³ Épître VI, A M. ..., *Ceuvres complètes de Regnard*, texte établi par Ch. G. T. Garnier, Paris, E.A. Lequien, 1820, t. 4, p. 402-403.

⁴ *Voyages. Roman et récits...*, p. 309-310.

⁵ Voir J. Canaparius, *Świętego Wojciecha żywot pierwszy*, tekst łaciński oprac. J. Karwasińska, tłum. K. Abgarowicz, Gdańsk, Biblioteka Gdańska, 2009.

nom dont on sait qu'il renvoyait à un terrain marécageux, probablement à la rivière dénommée *Gdania*. Les différentes versions allemandes sont nettement postérieures⁶. Qu'à cela ne tienne ! L'explication proposée par Regnard a de quoi agrémenter son récit.

Il est un point, cependant, dans ces pages consacrées à Gdansk, qui dévoile devant nous un voyageur on ne peut plus sérieux, manifestant même un goût prononcé pour les sciences : c'est la relation que nous donne l'écrivain de sa visite à l'astronome Hévélius, né et mort, comme l'on sait, dans cette ville. Celui-ci lui fait alors une conférence sur Copernic. Regnard se montre un auditeur très attentif et très admiratif de ce « grand homme » qu'il appelle « un des savants hommes du siècle ». Il examine attentivement la carte de la lune dessinée par l'astronome, son intérêt se porte également sur des lunettes de plus de cent quatre-vingts pieds de longueur avec lesquelles celui-ci observe les astres des nuits durant. « Il nous montra les plus beaux instruments de géométrie que j'aie jamais vus », note-t-il (p. 214). Enthousiasme digne d'un savant.

L'attention du visiteur à Gdansk s'oriente bientôt vers la vie religieuse des habitants, attiré qu'il est et intrigué en même temps par les moindres détails qui distinguent leurs usages de ceux qu'il a l'habitude de voir dans son pays. Derrière son récit apparemment neutre, on devine un sentiment d'étonnement, voire d'amusement parfois sous la plume du libertin qu'il fut, et qui ne manqua pourtant pas d'aller à la messe.

Les catholiques ont trois ou quatre églises servies par des jésuites, des jacobins, des carmes, et des carmélites ; et je ne fus jamais plus surpris que la première fois que j'entendis la messe. Lorsque le prêtre fut sur le point de lever Dieu, je fus plutôt instruit de l'action qu'il allait faire, par le cliquetis des soufflets que se donnaient les assistants, que par le bruit de la sonnette, qu'il était impossible d'entendre. Il y a fort peu de gens plus dévots en apparence que les Polonais ; ils sont très religieux observateurs des jeûnes commandés par l'Église : ils ne mangent point de beurre les jours maigres ; mais seulement de l'huile de graine de lin. On ne peut avoir de viande les vendredis, et il y aurait du péril d'en manger en Massovie, et un Polonais croirait faire une bonne action s'il tuait un homme en cet état (p. 211).

Et plus loin :

Cette dévotion s'étend aussi sur les animaux, et notre valet ayant donné quelque chose de gras à un chien un samedi, l'hôtesse voulait le maltraiter, croyant faire une action méritoire (p. 226).

⁶ Voir *Historia Gdańska*, t. I do roku 1454, E. Cieślak (dir.), Gdańsk, Wydawnictwo Morskie, 1985, p. 15-18.

Le départ de Dantzick pour Varsovie donne lieu à quelques observations précises sur les conditions de voyage en Pologne.

Nous partîmes de Dantzick le mercredi 29 octobre pour Varsovie, dans une petite calèche couverte, pour vingt-quatre écus de la monnaie du pays, qui font environ vingt livres de France [...]. Le chemin est très beau, et le pays très bon, et les hôtelleries fort misérables, mais on ne s'aperçoit point de cette misère, parce que c'est la mode en Pologne de porter tout avec soi, et même son lit ; car on ne trouve dans les hôtelleries que ce qu'on y porte. Cette manière a sa commodité et son incommodité ; ce qu'il y a d'incommode est le long attirail qu'il faut traîner après soi ; mais aussi il y a cela de commode, que l'on mange toujours quelque chose de bon, et que l'on est toujours couché dans son lit ; ce qui est une assez grande commodité pour un voyageur qui est bien aise d'avoir la nuit le repos, après avoir fatigué tout le jour ; cette seule pensée lui adoucit les difficultés du chemin (p. 216).

En évoquant son trajet, le voyageur développe des réflexions sur la situation sociale en Pologne, plus particulièrement sur le sort des paysans. Elles forment un véritable tableau de sociologie, tableau accablant, impitoyable.

La raison pourquoi on ne trouve rien en Pologne, c'est que les gentilshommes viennent tout enlever chez le paysan, et le payent le plus souvent en coups de bâton. Tous les paysans sont nés esclaves, et la puissance des seigneurs est si grande, qu'elle s'étend même jusqu'au droit de vie et de mort ; et lorsqu'un gentilhomme a tué un de ses paysans, il en est quitte pour payer le... qui vaut environ sept francs de notre monnaie, et cela sert à le faire enterrer.

Les terres ne se vendent pas à l'arpent, mais par la quantité de paysans qui demeurent dessus. Ils sont obligés de travailler cinq jours la semaine pour leur seigneur, et le sixième pour eux et pour leur famille, qui est plus misérable qu'on ne saurait dire. Il arrive bien souvent que les seigneurs ayant besoin d'argent, vendent la liberté à leurs vassaux pour une certaine somme d'argent ; mais sans cela, il ne leur est pas permis d'aller habiter ailleurs ; et un paysan qui serait trouvé en fuite, serait infailliblement massacré de son maître. Cette domination s'étend sur les femmes comme sur les hommes, et même un peu plus loin, et si le paysan a une jolie fille, le gentilhomme ne manque pas de prendre le droit du seigneur (p. 216).

Le passage par Thorn, ville qualifiée de *Schönste, la jolie*, occasionne une visite à l'hôtel de ville ; la vue de la collection de portraits des rois de Pologne dans la salle des magistrats suscite alors une assez longue digression historique, dans laquelle notre touriste, s'il est permis d'employer ce terme dans son acception moderne, se fait généalogiste et historien des rois depuis Casimir IV au XV^e s. jusqu'à Sobieski, soucieux d'indiquer les faits marquants de

leurs règnes, rappelant à l'occasion les points de rencontre dans les relations franco-polonaises. C'est dans ces digressions historiques, nombreuses dans le *Voyage de Pologne*, comme d'ailleurs dans ses autres récits viatiques, que se dévoile le mieux l'érudition de Regnard le voyageur qui a dû plus d'une fois mener des recherches documentaires sur place.

Il importe de souligner aussi une grande place réservée dans ce *Voyage* au fonctionnement des institutions politiques en Pologne. A commencer par le système d'élection des rois qui ne cesse, comme nous le savons, d'intriguer les Français depuis le XVI^e s. « Il n'y a presque plus dans l'Europe que le royaume de Pologne qui soit électif », écrit Regnard rappelant aussitôt, dans une phrase qui se passe de commentaire, que, lorsque le grand général de Lituanie s'opposa fort à l'élection de Sobieski, « on le gagna à force d'argent » (p. 225). Il rappelle également qu'après la mort du roi Wiśniowiecki, « il y eut de grandes factions, comme il arrive toujours en Pologne en semblables occasions » (p. 219).

Le fonctionnement de la Diète en Pologne a, lui aussi, de quoi frapper l'observateur français :

Les villes envoient des députés aux diètes que le roi convoque quand il lui plaît, et le moindre de ces gentilshommes et de ces envoyés peut rompre une diète : car il y a une loi en Pologne qui dit que les affaires s'y doivent faire *non pluralitate votorum, sed nemine contradicente* (p. 213).

Mais le voyageur ne se contente pas de constater ; il aime marquer sa réprobation en recourant à l'ironie, voire à la dérision.

Dans la dernière diète il fut résolu que l'on n'y allumerait point de chandelle, afin que l'on ne vît point ceux qui dormaient, parce qu'il arrivait bien souvent que comme les Polonois vont à la diète sur les trois ou quatre heures, en sortant de table, où ils ont bu plus que de raison : on prenait le temps, pour faire passer quelques articles, de les proposer lorsque ceux qu'on savait d'un sentiment contraire dormaient ; ce qui passait n'étant disputé de personne : c'est pourquoi ils ont voulu bannir la lumière de leur assemblée, pour y augmenter davantage la confusion, si elle peut être plus grande, et pour ne pas voir ceux qui dorment (p. 223).

La même disposition d'esprit qui consiste à montrer les aspects plaisants de la réalité avec ironie et détachement se manifeste au moment où Regnard décrit le fonctionnement de l'armée de la République, plus précisément le phénomène de la levée en masse (*pospolite ruszenie*) :

Quand la guerre est déclarée, vous voyez toute la petite noblesse monter à cheval et se rendre à l'armée : elle y demeure tant que leurs provisions durent, qui

consistent en une centaine de petits fromages durs comme du bois, une tinette de beurre, et quelque autre chose de cette nature, et lorsque cela est consommé et qu'ils ont mangé l'argent de leurs chevaux, ils s'en retournent chez eux, et sont ainsi fort peu en état de continuer la guerre (p. 221).

Le tableau de l'armée polonaise que nous donne Regnard n'en est pas moins détaillé et traduit l'intérêt réel de l'observateur pour ce qui fait, à juste titre, de la Pologne des temps du roi Sobieski une puissance militaire :

Les troupes se lèvent et se paient aux dépens de la république, qui n'entretient pendant le temps de paix que cinq ou six mille hommes pour garder les frontières des incursions des Tartares. Ils ont quelques régiments de hussards, qui sont des gens armés d'une manière toute particulière. Il n'y a point d'hussard qui ne coûte plus de deux mille livres à équiper. Ils ont de gros chevaux et portent une peau de tigre sur l'épaule, les flèches et le carquois derrière le dos, la cotte de mailles sur la tête, le sabre, les pistolets et la demi lance. Les valets de ces gens précèdent l'escadron à cheval une lance à la main, et, ce qui est assez particulier, c'est qu'ils ont des ailes attachées derrière le dos, et vont fondre dans l'occasion au milieu des ennemis, et épouvantent les chevaux des ennemis, qui ne sont pas accoutumés à ces visions, et font jour à leurs maîtres qui les suivent de près (p. 223).

Du passage de Regnard par Varsovie reste surtout le souvenir de quelques visites chez des notables de la ville et le sentiment général de déception. « Il n'y a rien de remarquable que la statue de Sigismond III, mise par son fils Wladislas, qui est à l'entrée de la porte, sur une colonne de jaspe sur laquelle les Suédois tirèrent plusieurs coups de canon », note-t-il ; sinon, « la ville est très sale et très petite, et ne consiste proprement qu'en sa grande place, au milieu de laquelle est la maison de ville, et autour quantité de boutiques d'Arméniens... » (p. 224). Le roi Sobieski et sa cour séjournant cet hiver-là à Javarouf [lire : Jaworów], dans la région de Lvov, Regnard et ses deux amis firent le déplacement, ce qui nous vaut, outre quelques compliments d'usage sur le roi et la reine, le tableau de la chasse à la polonaise, puisqu'ils eurent l'honneur d'accompagner le roi à la chasse.

La Pologne est un pays fait exprès pour ce divertissement : le mot le fait assez entendre ; car *Poln*, d'où il vient, signifie *campagne* en langue esclavone. Mais les chasses ne se font pas de même qu'en France. On fait une enceinte de filets qu'on borde de soldats pour faire sortir le gibier par l'ouverture qu'on a laissée. On fait entrer dans cette enceinte quantité de chiens et de piqueurs pour les appuyer, qui font sortir tout ce qu'il y a dedans. Chacun prend son poste, éloigné l'un de l'autre de deux portées de mousquet, et lorsqu'il paraît quelque chose, soit loup, renard, chevreuil, etc., on lâche tant de lévriers, qu'il faut que l'animal soit bien fin s'il les évite (p. 229).

La visite à Cracovie, quant à elle, offre au voyageur l'image d'une ville « infiniment plus belle, plus grande et plus marchande que Varsovie » (p. 235). Son académie vieille de trois siècles, son château et ses nombreuses églises suscitent tantôt son respect et tantôt son étonnement, lorsqu'il constate qu'il y a peu de villes, non seulement en Pologne, mais dans toute l'Europe, « où il y ait plus d'églises, de prêtres, et particulièrement de moines, qu'à Cracovie », et lorsqu'il aperçoit « une église dorée jusqu'à la voûte, dans un méchant village où l'on n'aura pas pu trouver un morceau de pain » (p. 236). Le corps de saint Stanislas qui repose sous un baldaquin, dans une châsse d'argent au milieu de l'église du château de Wawel, attire plus particulièrement son attention et donne lieu à une curieuse explication :

Ce saint, qui fut tué par un roi de Pologne, est cause que les Polonais vont la tête rasée, et qu'ils ne mangent point de beurre le vendredi, et quelques-uns le samedi ; cela leur fut imposé pour pénitence par un pape, pendant cent ans, et cette coutume s'est tournée en loi ; car, bien que le temps de la pénitence soit expiré, ils ne laissent pas d'observer toujours ce jeûne et cette coutume de se raser la tête (p. 236).

Comme bien de ses prédécesseurs, Regnard dirige sa promenade vers le quartier Casimir, « le séjour de tous les Juifs, qui ont là leur république, leur synagogue, et leur justice. Ces messieurs ne sont pas moins maltraités en Pologne qu'en Italie ou en Turquie... », ajoute-t-il, ne cachant point lui-même son antipathie pour les Juifs dans la suite du passage (p. 236-237).

C'est un regard amusé, en revanche, que porte Regnard sur les petits nobles polonais dont il se propose de dresser un portrait collectif, anecdote à l'appui.

Les Polonais sont extrêmement fiers, et se flattent beaucoup de leur noblesse, qui la plupart est obligée de labourer la terre, tant elle est misérable. Un petit noble porte son sabre en labourant la terre, et l'attache à quelque arbre ; et si quelque passant ne le traitait pas de *Mouche-Panier*⁷, et l'appelât seulement Panier, qui signifie comme maître, il lui ferait mauvais parti (p. 226).

Au reste, ajoute-t-il aussitôt, « ils sont fort civils, et ont toujours les premiers la main au bonnet » (p. 226).

Tel un anthropologue, Regnard croit pouvoir formuler des observations sur la constitution physique des hommes et des femmes en Pologne. « Ils

⁷ *Mouche-Panier* – sans doute *mości panie*, formule de politesse utilisée dans l'ancienne Pologne par rapport aux nobles. Comme le note Sylvie Requemora-Gros, « Regnard procède très souvent par retranscription approximative par rapport aux sons étrangers qu'il a entendus, ce qui produit des inexactitudes, mais ce qui donne également une dimension phonétique à sa géographie » (*Voyages. Roman et récits*, p. 25).

sont assez bien faits, mais les femmes ne leur ressemblent pas, à peine en trouve-t-on à la cour deux qui soient supportables », note-t-il (p. 230), oubliant ce qu'il écrivait à un autre endroit, quand il affirmait, à propos des habitantes de Dantzick : « Pour les dames, il faut leur rendre justice ; je n'ai guère vu de pays où elles soient plus généralement belles. Elles y sont toutes fort blanches et ont beaucoup d'agrément » (p. 212).

C'est en ethnologie, pourrait-on dire, que le voyageur observe la manière de s'habiller chez les femmes :

Elles sont fort superbes en habits, et portent toutes de l'or et de l'argent. Leur habillement est un justaucorps d'homme sans être boutonné, et une jupe. Elles portent des bottes comme les hommes (p. 230).

La danse polonaise mérite aussi son attention, toute particulière selon lui, en ce que « les valets marchent devant, et les maîtres les suivent : ils ne font presque que marcher » (p. 212).

Certains usages particuliers ont de quoi frapper l'étranger :

Les femmes ne sortent guère, et vont embrasser la cuisse de leurs maris lorsqu'ils rentrent dans la maison. C'est la manière de saluer la plus ordinaire en Pologne, et on ne salue point les femmes de qualité autrement qu'en leur embrassant la cuisse.

Et l'écrivain d'ajouter :

Il y en a de qui les embrassades sont un peu fortes, et qui sont bien aises de sentir ce qu'ils embrassent (p. 230).

Il s'intéresse aux cérémonies funéraires des Sarmates polonais.

Les Polonais font des dépenses considérables en enterrements, et les diffèrent longtemps par magnificence. Il y a des grands seigneurs que l'on n'enterre que cinq ou six ans après leur mort, et sont en dépôt dans des chapelles ardentes qui coûtent beaucoup. Le jour de l'enterrement on fait entrer des hommes armés comme des anciens chevaliers, qui viennent comme à cheval dans l'église, et viennent en courant rompre leur lance au pied du cercueil (p. 226).

Sans que soient oubliés les usages culinaires :

La table des grands de Pologne est servie confusément. Les plats sont sans ordre et sans symétrie, et on les sert couverts. L'écuyer est au bout de la table avec une grande cuillère qui sert tout le monde. Il ne faut pas manquer d'avoir

son couteau et sa fourchette dans sa poche, car autrement on court risque de se servir de ses doigts (p. 237).

Une particularité gastronomique locale, notée par Regnard dans un curieux passage reliant l'art de la bonne chère à la géographie, à l'hydrologie et à l'agriculture, aurait de quoi séduire, aujourd'hui encore, les spécialistes en marketing :

Il n'y a pas au monde un pays plus plat que la Pologne, nous l'avons presque traversée tout entière, sans avoir trouvé une seule montagne ; ce qui fait que le pays étant plat, il y a peu de ruisseaux, qui ne peuvent y couler, ce qui rend l'eau fort rare ; mais en récompense ils font de très bonne bière, et particulièrement celle de Varca, qui est renommée dans le pays pour la meilleure. Toutes ces grandes plaines sont semées de blé, et en fournissent à toute l'Europe (p. 230).

Terminons la visite en Pologne que nous propose Regnard par une excursion aux mines de sel de Wieliczka, près de Cracovie. Invité par le palatin Jan Wielopolski, grand chancelier de la couronne, par ailleurs le beau-frère du roi Sobieski, l'écrivain voyageur y va en naturaliste dans une intention qu'il définit lui-même de la manière suivante : « admirer les effets de la nature dans ses différentes productions » (p. 237). Mais l'expédition donne lieu à une scène véritablement « théâtrale » dans laquelle l'effroyable le dispute au comique, accompagné du sacré.

On voit au milieu de la place de la ville un hangar sous lequel on n'est pas plus tôt entré qu'on aperçoit une grande roue que des chevaux font tourner, et qui sert à élever les pierres qu'on tire de la mine. Proche de cette roue est un trou carré de la largeur d'un très grand puits, et revêtu de toutes parts de grosses pièces de bois enclavées les unes dans les autres. Ce fut par là que nous descendîmes dans cet abîme ; mais avant de faire ce voyage, on nous revêtit d'une manière de surplis. On remua quantité de cordes et de sangles qu'on attachait au gros câble les unes sur les autres. Cinq ou six hommes se disposèrent pour descendre avec nous, et allumèrent quantité de lampes, et d'autres entourèrent la bouche du trou, et commencèrent à chanter l'endroit de la Passion où sont ces paroles, *expiravit Jesus*, et continuèrent encore sur un ton plus effroyable le *De profundis*. J'avoue que pour lors tout mon sang se glaça ; tous les préparatifs de cet enterrement vivant m'effrayèrent si fort, que j'eusse voulu être bien loin du lieu où je me trouvais... (p. 237-238).

La suite n'est pas plus rassurante :

Un de nos guides se mit au bout du câble, la lampe à la main, je me mis ensuite sur ma sangle ; au-dessus de sa tête, un de ces fossoyeurs se mit au-dessus de moi, mon camarade était au-dessus de celui-ci, et était surmonté d'un autre

la lampe à la main ; celui-ci d'un autre, en sorte que nous étions plus d'une douzaine les uns sur les autres, enfilés à ce câble comme des grains de chapelet, dans une posture qui n'était point du tout agréable ; car non seulement on court le risque que le gros câble rompe, mais encore on appréhende que les cordes qui vous portent ne viennent à manquer, et que celles des autres qui tomberaient sur vous ne viennent à rompre (p. 238).

Une fois descendu dans la dernière des sept carrières fonctionnant dans les mines de Wieliczka, après avoir traversé cependant « une chapelle où on dit bien souvent la messe », Regnard manifeste un intérêt réel pour les technologies d'extraction du sel, les installations de brassage, de stockage et de transport. Il observe les ouvriers enlever d'énormes blocs de sel des murs, couper les pierres en « morceaux ronds de la figure d'une tonne » pour pouvoir les rouler dans la carrière, hisser le sel à la surface à l'aide de roues à godets activées par les chevaux. Il cherche à comprendre les phénomènes qui l'étonnent : « C'est une chose des plus curieuses que j'aie vues de ma vie, de voir sortir et couler une eau sur des pierres de sel, sans en prendre le goût », note-t-il par exemple (p. 238-239). Il prend soin d'enregistrer les différentes catégories du sel et jusqu'à leurs prix à la vente. Il cherche à satisfaire sa curiosité jusqu'au bout, quitte à payer le prix de la frayeur, quelque peu exagérée d'ailleurs, dans cette scène racontée par un voyageur conscient déjà sans doute de sa vocation littéraire.

Nous remontâmes par le même escalier que nous étions descendus, et je fus encore plus incommodé en remontant qu'en descendant ; car la corde qui me portait n'étant pas bien attachée au câble, glissait de temps en temps, et me causait de grandes frayeurs, et sans faire le fin, j'avoue que j'étais fort mal à mon aise, et je promis de ne plus retourner dans ces lieux souterrains. C'est assez d'avoir fait ce voyage une fois en sa vie (p. 239).

C'est en même temps assez, semble-t-il, pour pouvoir conclure notre rapide voyage littéraire. Le tableau de la Pologne qu'on découvre sous la plume de Regnard est sombre, c'est le moins qu'on puisse dire. Il montre une société régie par des lois cruelles qui, tel le servage, rendent misérable le sort des paysans ; « tout s'y passe, constate Sylvie Requemora-Gros, comme si la Pologne était le miroir du passé d'une France féodale dont l'écrivain libertin ne veut plus »⁸. Le dysfonctionnement des institutions publiques telles que la Diète ou l'armée, le système « corruptiogène », si l'on peut dire ainsi, de l'élection des rois, la lutte continuelle des factions ne font que ternir l'image ; par surcroît, les Polonaises, à quelques exceptions près, paraissent

⁸ S. Requemora-Gros, *Introduction* in J.-F. Regnard, *Voyages. Roman et récits...*, p. 44.

au voyageur laides, les usages culinaires des Polonais lui déplaisent, leur ostentation religieuse le choque.

Et pourtant, le récit de Regnard n'en demeure pas moins attrayant ; nonobstant son côté érudit et les couleurs sombres du tableau, il n'est entaché ni de gravité, ni de pessimisme ; il a de quoi susciter, au contraire, un plaisir de lecture incontestable.

Ce qui en décide, c'est le traitement littéraire qu'y subissent les éléments narratifs. Le récit de Regnard est assez chaotique dans sa structure ; il suit, pour l'essentiel, l'ordre chronologique, sans que nous ayons une datation précise. Accumulation de détails qui se suivent sans ordre logique plutôt qu'un journal de voyage régulier⁹, il est constamment entrecoupé non seulement par des digressions érudites, mais encore par toutes sortes d'anecdotes et de curiosités, placées parfois à des moments du récit les moins attendus. A commencer par des passages romanesques : tel l'épisode des voleurs qui s'introduit dans le récit de la traversée du duché de Jaroslav, ou celui du fourbe italien qui importune nos voyageurs à Cracovie, personnage pittoresque « dont le verbiage et la déconvenue constituent déjà, comme l'écrivait en 1960 Alexandre Calame, un véritable scénario de comédie italienne » ; l'épisode pourrait être par ailleurs, selon ce chercheur, une simple « invention du futur dramaturge »¹⁰. De telles séquences, comme le constate avec justesse Sylvie Requemora-Gros, permettent d'alterner le sérieux du discours géographique, historique, généalogique, politique, sociologique ou linguistique et le plaisir du récit¹¹. Le goût de l'anecdote captivante fait d'ailleurs partie intégrante du genre de récit de voyages au XVII^e s., s'inscrivant, comme l'a montré Jacques Chupeau, dans l'évolution des rapports entre voyage et roman, résultat d'un glissement de la relation vers la littérature mondaine de divertissement¹². Les chercheurs sont d'accord sur ce point : l'élément romanesque a rendu plaisant le récit viatique. Rappelons d'ailleurs que Regnard est l'auteur de *La Provençale*, qui n'est rien d'autre qu'un roman de voyage, opérant le croisement des genres viatique et romanesque.

Cependant, et c'est là notre conclusion de base, ce qui fait passer le mieux le discours érudit du *Voyage de Pologne* regnardien, ce qui, en d'autres termes, constitue ici la source fondamentale du plaisir de lecture,

⁹ A. Calame, *Regnard, sa vie et son œuvre*, Paris, PUF, coll. « Publications de la Faculté des Lettres d'Alger », XXXVII, 1960, p. 107.

¹⁰ *Ibid.*, p. 43.

¹¹ S. Requemora-Gros, *Introduction...*, p. 44-45.

¹² J. Chupeau, « Les récits de voyages aux lisières du roman », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1977, n° 3-4, p. 551.

c'est incontestablement le registre comique de la narration. Il repose essentiellement chez Regnard sur un décalage entre la situation évoquée et la façon de s'exprimer ; la pratique de l'ironie et de la satire est au centre de sa démarche. Elle permet, affirme Mathilde Morinet, de proposer un regard relativiste sur l'ailleurs¹³. Le récit du passage aux mines de sel de Wieliczka, exemple emblématique à bien des égards, est soumis à un « traitement littéraire particulièrement développé » ; placé sous le signe de l'ironie, il permet de mêler, comme le constate Sylvie Requemora-Gros, « une forme de lyrisme de la terreur – pour soi même [...] et pour les mineurs, misérables exploités – et une réflexion sur l'injustice sociale et l'esclavage moderne ». Voilà qui paraît à la chercheuse marseillaise « tout à fait original par rapport aux autres relations de l'époque »¹⁴. Toujours est-il qu'avec son « art de la diversité fondé sur des changements de registre et sur le choix d'anecdotes captivantes »¹⁵, avec son fonds inépuisable de saillies et de traits plaisants, *Le Voyage de Pologne* de Jean-François Regnard peut être considéré comme un récit de formation pour le futur auteur de comédies.

Wiesław Mateusz Malinowski

**Jean-François Regnard et son *Voyage de Pologne* (1681) :
entre l'érudit et le plaisant**

Résumé

L'auteur de l'article s'intéresse à la manière dont l'écrivain français Jean-François Regnard, le futur auteur de comédies, met son érudition au service de la *vis comica* dans son *Voyage de Pologne* où il réussit à faire rire son lecteur tout en dressant un assez sombre tableau de la Pologne de 1681. Ce qui en décide, c'est avant tout le constant décalage entre la situation évoquée et la façon de s'exprimer. La pratique de l'ironie et de la satire s'y place au centre de la démarche regnardienne.

Mots-clés : Regnard, voyages, littérature française, Pologne, XVII^e siècle.

¹³ M. Morinet, « La pratique de l'ironie dans le récit d'un voyageur amateur libertin du XVII^e siècle : proposer un regard relativiste sur l'ailleurs ? Jean-François Regnard, *Le Voyage en Laponie* (1681) », in Loxias-Colloques : 10. Figures du voyage, mis en ligne le 25 mars 2018, URL : <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=1065>.

¹⁴ S. Requemora-Gros, *Introduction...*, p. 43.

¹⁵ *Ibid.*, p. 46.

